



Préface
Jacques Cortès

Des Principes d'analyse sémiotique à leur mise en œuvre

*Les lois, les principes, ne vivent pas,
ne valent pas immédiatement par eux-mêmes.
L'activité qui les met en œuvre et qui les fait exister,
c'est le besoin de l'homme, l'impulsion,
et ensuite son inclination et sa passion*

G.W.F. Hegel (2011 : 67)

Si nous commençons par une citation de Hegel, c'est simplement pour rappeler les droits et devoirs d'un chercheur, quel que soit le domaine dans lequel s'exerce son talent, pour présenter les résultats de ses observations. La revue *Synergies Algérie*, comme toutes celles du réseau international GERFLINT, s'intéresse au vaste champ des sciences humaines et sociales. A ce titre, elle est amenée à diffuser de nombreux travaux portant majoritairement sur l'analyse d'œuvres romanesques et d'essais contemporains ou relativement anciens, choisis en vue de l'établissement d'une théorie de la littérature à visée sémiotique et philosophique. Mais la finalité pragmatique de cette contribution au débat d'idées, est la construction progressive d'un savoir, d'un savoir-faire et d'un savoir-être par un chercheur algérien désireux de comprendre et de pratiquer la langue française avec le plus d'aisance possible. La revue *Synergies Algérie* est donc non seulement une référence scientifique se crédibilisant de plus en plus au fil du temps, mais aussi (*puisque c'est en forgeant qu'on devient forgeron*), un incontournable outil de formation.

Mais revenons à Hegel. Pour qu'un acte (quel qu'il soit) existe, il doit impliquer fortement son auteur. La passion est donc conviée au rendez-vous. Qu'on en juge :

« rien, absolument rien n'est advenu sans l'intérêt de ceux dont l'activité a participé à l'opération ; (.) L'intérêt, nous le nommons passion. (.) Rien de grand ne s'est produit dans le monde sans passion » (2011 : 69).

Un tel langage me paraît tout à fait approprié pour parler de notre revue.

Un simple regard sur le sommaire de ce 16^{ème} numéro montre d'emblée qu'on vise très haut : Amin Maalouf, Romain Gary, Leïla Sebbar, Kateb Yacine, Malika Mokedem, Maïssa Bey, Assia Djébar, Fawzi Mellah, Rachid Mimouni, Yasmina Khadra. C'est là un recueil impressionnant de destins, souffrances, combats, victoires et... mort. La tragédie est là, toujours bouleversante, mais aussi l'écriture qui sauve, et, avec elle, la renaissance, l'espoir, la passion, la poésie en somme.

L'inventaire délivre à lui seul un premier message sans qu'il soit nécessaire de se perdre dans des arguments savants pour comprendre le climat dans lequel ont travaillé les auteurs des articles ici rassemblés. Il est banal de dire qu'on ne peut évoquer l'œuvre d'un « grand écrivain » sans en recevoir l'empreinte, sans devenir soi-même un peu l'auteur du livre que l'on a choisi de découvrir dans toute sa profondeur. D'où l'idée

bien connue qu'il faut compléter le fameux schéma de la communication de Jakobson en faisant du lecteur un énonciateur à part entière. Lire, ce n'est donc pas seulement recevoir du sens, c'est aussi en donner, ce n'est pas découvrir en curieux la passion d'un héros, c'est la partager avec lui. Une bonne partie des articles rassemblés dans ce numéro 16 de la revue a pour finalité de nous élever à cet état jubilatoire où la lecture devient création, donc décrochement de la banalité. Et un simple article bien écrit, admettons-le, entre légitimement dans cette gradation s'il parvient à ce degré de force incitative poussant à désirer la lecture de l'ouvrage analysé.

L'intermédiaire entre le romancier, son livre et le lecteur (que chacun de nous peut devenir), c'est en effet l'auteur de l'article. Sa responsabilité est immense ! C'est avec lui que la découverte d'un écrivain et surtout la lecture des centaines de pages blanches noircies par ce dernier, peuvent devenir exaltantes ou languissantes. Disons-le sans ambages : présenter une œuvre est un exercice d'analyse, de réflexion et de style dont la difficulté est considérable. Le jeune chercheur est enclin à penser que les mystères d'un beau texte sont déchiffrables au moyen de concepts savants à inventorier minutieusement. Il commence donc sa traque des valeurs textuelles par une présentation - nourrie de citations - des concepts de base de la sémiotique. Cela peut se comprendre sous la seule réserve que l'accent soit mis de préférence, pour l'exemplification de chaque concept, sur la production même du texte choisi¹. La première règle, de simple bon sens, consiste à donner au lecteur l'information minimale à partir de laquelle il pourra comprendre les événements narrés et les différents traits identitaires des protagonistes de l'action.

Une deuxième règle, dans le même esprit, est de ne pas confondre un article de revue et une dissertation. Cette dernière est adressée à un seul lecteur qui est le correcteur et l'évaluateur du « devoir » (mot significatif) réalisé. On est donc dans l'univers scolaire au sens strict, et l'ensemble des termes utilisés, sauf exception, fait partie de l'encyclopédie commune des deux interlocuteurs. Dans ce cas, on peut éviter de recourir à des définitions de concepts ou, si on le fait, c'est simplement pour signaler au correcteur qu'on a appris et compris son cours. Rien de tel pour un article qui peut avoir plusieurs lecteurs ignorant totalement le jargon de telle ou telle discipline. Dans ce cas, tout ce qui est écrit doit être nourri d'explications assez claires pour autoriser une lecture enrichissante de l'analyse présentée.

Il existe enfin une troisième règle à inscrire dans la dynamique passionnelle de la pensée hégélienne, et c'est la règle de plaisir. La sémiotique prend solidement appui sur la grammaire de texte qui est une activité visant à structurer les images mentales construites par le lecteur. On retrouve là les grands principes de la méthode active de Piaget (1965) : **la connaissance dérive de l'action**. Pour parler plus simplement, disons que connaître un objet c'est agir sur lui et le transformer pour saisir les mécanismes de cette transformation en liaison avec les actions transformatrices elles-mêmes². Un article est solidement construit quand il parvient à impliquer son lecteur dans une investigation textuelle lui donnant le sentiment de participer à une véritable recherche d'indices, de nuances et de valeurs. Là encore, il faut faire de son lecteur un énonciateur, un coanalyste dont la participation peut aller au-delà de l'article même. Ce qui ressort de ces indications, c'est que l'écrit n'est jamais le lieu d'autres vérités que celles qu'on est en mesure d'y découvrir. Le texte, quel qu'il soit, est toujours pluriel et sa richesse infinie est d'être, comme dirait Umberto Eco, une œuvre constamment ouverte (1965)

appelant son interprète, non pas passif mais armé d'une volonté d'action qui, à bien des égards, s'apparente au travail d'un détective. Un bon lecteur est un bon analyste de situations d'écrits ouvertes mais complexes. Il lui faut du temps, de la sagacité et de la minutie pour découvrir les indices dont découlera son interprétation. Un grand texte appelle un bon lecteur.

Lorsque Maïssa Bey, par exemple, intitule un roman largement autobiographique : *Entendez-vous dans les montagnes*, les connotations avec l'hymne national français ou le chant patriotique algérien *Min Jibalina* sont immédiates. Et peu importe, à la limite, que l'auteur ait vraiment voulu dire ce qu'on perçoit dans son œuvre.

Le texte écrit, œuvre ouverte, offre d'immenses perspectives régulièrement en relation avec le temps, le lieu et l'acteur choisi pour son interprétation. Le personnage de Tartuffe, par exemple, a été vu par Molière lui-même comme un garçon charmant, inquiétant et très intelligent ; d'autres ont voulu voir en lui un personnage gros et répugnant ; d'autres, comme Antoine Vittez, une sorte de loupard ; d'autres encore, Louis Jovet par exemple, comme un séducteur convaincant mais obsessionnel. Tour à tour saint homme, faux dévot, calculateur, hypocrite, imposteur, aventurier, révolutionnaire... la pièce passe toutes les époques sans jamais vieillir vraiment puisque chaque moment de son histoire en a produit une nouvelle interprétation.

Nous voici donc conduits à reposer le problème culturel en le centrant sur le sujet-analysant. Pour que ce dernier passe d'une attitude majoritairement réceptive au rôle créatif de l'énonciateur, il faut redonner à la notion de plaisir (de passion dirait Hegel) la première place dans l'activité de lecture. Que la Culture existe indépendamment de l'individu est une évidence. Faire de chacun l'artisan de sa propre culture ne signifie pas rejeter tout patrimoine constitué, mais mettre en place un processus d'acculturation qui, s'il trouve son origine dans le Sujet, ne peut se développer qu'au contact des grands courants de pensée dans leur évolution historique. Les bons articles publiés dans *Synergies Algérie* - et il y en a un grand nombre - ont su naturellement allier cette vision active de la lecture à une réflexion culturelle générale donnant à la pensée philosophique, sans jamais minimiser les valeurs locales, la distance interprétative nécessaire pour amener le débat d'idées à la hauteur qu'appellent des travaux d'inspiration scientifique.

D'un numéro à l'autre de notre revue, des liens d'appel, de réponse, de parallélisme, d'ajustement, de correctif, de nuance, de confirmation ou de doute... se tissent dans la durée. C'est là un signe de bonne santé indiquant une évolution majeure de la revue qui n'est plus un empilement de travaux individuels disparates simplement juxtaposés dans le temps et dans l'espace, mais un lieu de débats où tout ce qui est exprimé devient matière à confrontation dialogique. C'est dans cet esprit qu'en guise de « postface » au numéro 15 de *Synergies Algérie* récemment publié (*De l'oral à l'écrit : Réflexions croisées sur des stratégies d'apprentissage*), je me permettrai d'ajouter ici, pour la didactique de la grammaire, quelques mots procédant d'une inspiration que je crois tout à fait comparable à ce qui vient d'être dit *supra* pour la sémiotique littéraire. Quel que soit le sujet évoqué par le didacticien, en effet, il convient de retenir que les grands principes de tout enseignement/apprentissage procèdent de la même veine formatrice : savoir analyser et présenter avec justesse, simplicité et pertinence un ensemble de faits formant un tout complexe. Sémiotique et Grammaire (de phrase ou de texte) sur le plan de l'enseignement ou de l'apprentissage, même combat.

Rien de plus injuste, en effet, que d'assigner à notre bonne vieille grammaire le rôle de croquemitaine (personnage famélique dont on se sert pour faire peur aux enfants) de la langue française. Ce qui est compliqué, en matière d'apprentissage des langues, c'est moins la langue elle-même que l'interminable série de théories (dites) scientifiques au moyen desquelles, depuis une bonne cinquantaine d'années, on s'efforce, avec une persévérance exemplaire, de noyer le poisson. J'ai moi-même contribué à ce combat théoricien en prêtant mon concours à une grammaire scientifique du français (1979 où j'ai publié la partie adjectivale et que je ne renie en aucune façon) mais je crois que, là encore, il conviendrait de revenir à plus de pragmatisme et de simplicité.

Ferdinand Brunot, l'un de nos plus grands linguistes français, avait un goût prononcé pour la provocation. Dans la Section II de *la Pensée et la Langue* (1926), chapitre premier, intitulé « les fausses règles et la réalité », il écrit, en gras (indice d'agacement certain), à propos de la terrible *Concordance des temps* entre temps principal et temps subordonné : « **Ce n'est pas le temps principal qui amène le temps de la subordonnée, c'est le sens. Le chapitre de la concordance des temps se résume en une ligne : il n'y en a pas** ». Si je me place sous l'égide d'un tel iconoclaste, c'est parce que je crois que le traitement des temps verbaux mérite autre chose que des techniques pédagogiques péremptoires qui n'en finissent pas de s'égarer dans l'abstraction, si consciencieusement que ce soit. On est là, en effet, au cœur des plus importants secrets (donc délices) de la langue française, où, ce qui est en cause, ce sont les « époques » de l'action dans leurs nuances d'antériorité, de simultanéité et de postériorité précisées ou brouillées par une constellation de mots (adverbes notamment) intervenant dans leur durée, dans leur limitation, dans leur aspect et dans tout ce qui contredit le nom du temps employé (présent, passé, futur) pour nuancer, préciser, corriger etc.. Parler, dans ces conditions, d'une règle et de son application, est une simplification abusive des faits.

Je ne vais évidemment pas développer ce point dans cette préface déjà trop longue, et je renvoie de nouveau au magnifique ouvrage de Brunot, publié en 1926... (hélas plus du tout fréquenté par nos modernes spécialistes) pour exhaler quelques regrets mais surtout pour rappeler quelques bons principes.

Ce qu'il faut tenter d'introduire dans un enseignement lumineux de la grammaire, c'est une vision énonciative, donc essentiellement communicative de la langue. Elle est là pour ça, la langue, quel que soit le costume théorique dont on l'affuble. Cela veut dire qu'il faut habituer l'apprenant, dès le départ, à actualiser toute production linguistique, c'est-à-dire à attribuer cette dernière à un locuteur particulier dans des circonstances spatiales et temporelles (entre autres) précises. Tout message implique un type de locuteur et nous renseigne sur l'attitude du sujet à l'égard de ce qu'il dit (*tension, modalisation, distance, transparence ou opacité*), tout message mérite d'être analysé dans sa construction syntaxique de façon claire, etc. Plutôt que de tenter l'impossible synthèse des Essais des plus grands savants du XX^{ème} siècle, travaillons avec les bons pédagogues (comme Henri Bonnard³, par exemple) qui étaient eux-mêmes de brillants linguistes, mais qui avaient pris suffisamment de recul par rapport à leurs travaux universitaires pour en tirer la substance d'un enseignement rationnel et raisonnable capable d'ouvrir les esprits et de donner de la grammaire, donc de la langue française, une vision rassurante et formatrice assortie de l'esprit critique qui convient.

S'il me fallait conclure les pages qui précèdent, je serais bien en peine de boucler cette préface volontairement inachevée. Il existe heureusement des moyens pour ne rien conclure. J'ai commencé avec Hegel par un Philosophe. Je donnerai le dernier mot (toujours transitoire) à un Poète : Francis Ponge, qui proposait dans ses *Proèmes*, en 1948, le voyage dont je viens d'esquisser les étapes :

Je propose à chacun l'ouverture de trappes intérieures, un voyage dans l'épaisseur des choses, une invasion de qualités, une révolution ou une subversion comparable à celle qu'opère la charrue ou la pelle, lorsque, tout à coup et pour la première fois, sont mises au jour des millions de parcelles, de paillettes, de racines, de vers et de petites bêtes jusqu'alors enfouies. O ressources infinies de l'épaisseur des choses, rendues par les ressources infinies de l'épaisseur sémantique des mots ! » (1972 : 176)

Notes

¹ C'est hélas rarement le cas. Trop d'auteurs préfèrent puiser dans des listes déjà établies par d'autres pour illustrer les concepts susceptibles d'éclairer leurs investigations personnelles.

² J'ai exposé toutes ces idées il y a un bon quart de siècle dans *Le Français dans le Monde* n°185 (Avril 1985), que j'ai dirigé sur le thème : *Grammaire de Texte*.

³ Je ne recommanderai jamais assez les manuels publiés par Henri Bonnard et qui mériteraient réédition, notamment ceux qu'il a publiés chez SUDEL en 1950 (cet éditeur a hélas disparu) :

Grammaire française des lycées et collèges pour toutes les classes du second degré ainsi que les fascicules d'accompagnement consacrés à des exercices de grammaire et à des notions de style, de versification et d'histoire de la langue française.

Et ceux qu'il a publiés chez Magnard, en collaboration avec Raymond Arweiler :

Code du français courant pour les classes de 2^{ème}, 1^{ère} et terminales ainsi que deux ouvrages d'accompagnement d'un grand intérêt : un livre d'exercices de langue française et un ouvrage sur les Procédés annexes d'expression, Paris : Magnard, 1982.